

MÉLANIE GOURARIER

RéparACTION

Dans la réalité. Voici les faits.

Festival de Cannes 2017 :

Raboter les hanches et la mèche folle de Claudia Cardinale sur l'affiche officielle. Lisser ses traits pourtant si juvéniles.

Proposer, comme président, un homme accusé depuis 1977 de viol sur mineure.

Déni de la violence masculine quand elle est émise par les puissants hommes de talent.

La muse partout et toujours si peu de femmes réalisatrices, financées et primées.

L'industrie du cinéma continue de se prendre au dessus du genre. Tout est comme si la production d'images n'avait pas d'effet réel, comme si le talent majoritairement masculin n'était pas une construction bénéficiant d'un solide système de reproduction (subvention, diffusion, critique, rétrospective). Ce silence sur la mâle fabrication du 7^e art est ce qui assure également son maintien. La production des images est magiquement déliée de ceux qui les produisent. Le talent ne saurait suivre la morale sous peine d'appauvrissement nous dit-on. Mais de quel talent parle-t-on exactement ? Et, quelle est cette morale brandie comme un épouvantail horrifique – pour suivre les mots d'Émilie Notéris – qui viendrait empêcher un cinéma qui se prétend libre ? L'art au-dessus des faits ? Des faits sans emprise sur la fiction ?

Déjouer le genre de nos imaginaires est l'un des projets des *Cultural Studies* dans la perspective de laquelle s'inscrit *La Fiction réparatrice*. Il ne s'agit plus seulement de dire que les manières de penser et les représentations diffèrent en fonction des socialisations genrées mais de saisir la façon dont les images, les mythes et les récits agissent sur

la texture affective du monde social. Imaginaire et fiction ne constituent pas des univers parallèles, mais sont le réel par lequel se recompose et se légitime l'ordre, la norme ou, comme l'invite Émilie Notéris, le désordre. L'ouvrage que j'ai bonheur à introduire ici se saisit dans cette histoire de la part accordée aux fictions pour s'emparer du social.

Autrice de fiction, traductrice et essayiste, Émilie Notéris se définit comme une travailleuse du texte. Au-delà du beau mot subversif, ce choix fait profondément sens au regard de son engagement. Travailleuse d'abord, la production d'Émilie Notéris n'est pas une affaire personnelle, elle est la maille d'une trame collective féministe toujours en train de s'écrire. Travailleuse ensuite, Émilie Notéris est une ouvrière : elle bricole, tâtonne, fouille, assemble et cuisine les éléments textuels. Sa production relève de la ruse et des arts de faire (De Certeau, 1980)... avec les restes ! Les fictions qu'elle passe en revue sont disqualifiées, dépréciées et relayées comme « mauvais genre ». Elle les réunit ici pour bâtir un usage inédit de la notion de réparation qu'elle conçoit comme un mode de sublimation : une invention à partir de ce qui reste. Le sens de la réparation qu'elle propose se situe donc à la fois dans un rapport au passé et à ce qui devient. Mais, ce qui compte dans cette histoire, c'est le processus.

Action sur ce qui a été, la réparation vise à remettre en état de marche. Elle est ce carburateur dont parle le philosophe Matthew B. Crawford (2010) : mécanique rendue obscure dans laquelle il nous faut enfouir les mains.

Partir de ce qui a été fait. De ce qui nous a été fait.

Nous femmes, pédés, gouines, noirs, juifs, racailles, colonisé.e.s...

Prendre la blessure pour arme et l'arborer fièrement.

Le passé ne sera pas révisé ni effacé. La marque des événements est indélébile.

Sillon sur nos cœurs et nos visages, la mémoire des violences subies taquine l'ordre vincible et menace de l'invertir.

En ce moment où la mémoire des oppressions fait trop souvent l'objet d'euphémisation et où l'histoire se trouve lissée, rabotée au bénéfice de constructions glorieuses et de narrations hégémoniques, il ne s'agit plus de demander réparation mais de s'en emparer.

La réparation pour agir politique. Voilà ce que nous insuffle le manifeste d'Émilie Notéris. Son matériau : la fiction littéraire et filmique à partir de laquelle elle tisse une analyse puissante et inventive de la nécessité de re/panser les apories devenues espaces des possibles. De l'autre côté du miroir existent des interstices dans lesquels hommes/ femmes, nature/culture, science/littérature peuvent se confondre et se refondre. L'œuvre est *queer* : elle est une ouverture des horizons. Et cette ouverture se trame dans la fiction. Pour cette raison, Émilie Notéris la prend très au sérieux. La fiction n'est pas seulement le support de sa démonstration, elle est cette faille dans laquelle se glissent celles et ceux empêché.e.s d'advenir. En laissant parler les monstres (Barbarella, sorcières, Frankenstein, dragons), Émilie Notéris les prend pour ce qu'ils sont : vivants à nos côtés et existants comme partie de nous même. Au fil du texte, la fiction devient alors réparatrice car projective. Il ne s'agit pas seulement d'imaginer ce que serait le futur, mais, en l'imaginant collectivement, de faire œuvre commune pour le présent. En cela la fiction apparaît bien réelle. Elle est cette glaise, matière insensée qui se transforme en Golem. Vie. Donner un pouvoir de vérité aux multiples créatures afin qu'elles fassent irruption, par la force et par le verbe, dans l'espace hégémonique qui se prend pour la réalité, telle est l'intention capacitrice de l'étonnant ouvrage d'Émilie Notéris.